



WORLDS IN A MUSEUM

Saturday November 11, 2018

Nathalie Bondil

Director-General and Chief Curator, Montreal Museum of Fine Arts (MBAM), Canada

Transcript of audio recorded session on “Global/Local – Productive Tensions”:

Merci. Thank you. Salam'alaykum. Je vais profiter de parler en français parce-que nous avons une traduction simultanée et je vais aller vite pour rattraper le temps. Merci beaucoup à l'école du Louvre [langue étrangère], de m'avoir invité aujourd'hui. Je vais me placer du point de vue du public peut-être et de ceux qui fréquentent les musées et du point de vue de Montréal dans un pays qui se définit assez facilement comme étant post-national suivant les qualificatifs de notre premier ministre Justin Trudeau. Donc, quel monde au musée ? Voici donc quelques idées pour imaginer un manifeste plus humaniste pour un musée plus ouvert sur sa société et notamment le premier point, qui est un monde de plus en plus urbanisé. J'envisage le sens du musée comme étant un sens politique et je l'assume totalement. Politique étant envisagé dans le premier sens du terme, c'est-à-dire qui fait sens dans la cité et non pas comme étant partisan. De ce point de vue-là il faut référer à l'agenda 21 de la culture qui a été décidée par le Sommet de la Terre à Rio en 1992 et qui définit la culture et les enjeux culturels comme étant principalement la responsabilité des collectivités territoriales et des villes. De ce point de vue-là notre monde est de plus en plus urbanisé et j'avais montré auparavant et le voici, cette merveilleuse vidéo de Théo Echétou, qui est un artiste d'origine sénégalaise, éthiopienne et qui vit également en Angleterre et en Italie et qui présente justement cette circulation des mondes qui est celle qui postule Achim Bembé. Achim Bembé c'est ce théoricien très influent de la pensée post-coloniale qui a dit que le centre de gravité européen pour la culture change, notre géographie culturelle est en train de se mettre en place et pour le citer on peut dire que la pensée post-coloniale est à plusieurs égards une pensée monde, mais la critique post-coloniale est également une pensée de rêve. Le rêve d'une nouvelle forme d'humanisme, un humanisme critique, qui serait fondé avant tout sur le partage de ce qui nous différencie en deça des absolus. C'est le rêve d'une polis. Une polis, une ville, une polis universelle parce que métisse. Et nous voici dans le village global de Marshall Mac Luan qui est un canadien cher à mon cœur, et j'arrive, j'atterris sur ce musée des Beaux Arts de Montréal, qui est un curieux musée, en fait plutôt un campus muséal qui comprend cinq pavillons et qui a une collection qui peut se définir comme étant universelle, c'est-à-dire comme étant, dans le sens anglo saxon du terme, à la fois une gallery, donc avec des œuvres ou des objets d'art liés à la peinture, sculpture, œuvres graphiques et également un museum, c'est-à-dire des arts décoratifs et de l'archéologie. Nous avons également une salle de concert professionnelle et nous avons ouvert récemment une salle de cinéma indépendant et enfin, nous avons un espace éducatif qui est l'un des plus grands en Amérique du Nord avec 12 ateliers, ce qui est très considérable et ce qui va expliquer l'engagement très pluridisciplinaire ancré dans sa cité. Le penser glocal, c'est d'abord comprendre le lieu où nous sommes et ensuite, c'est aussi de repenser les collections à 362 degrés. Pour cela, je vais



vous montrer un projet qui s'appelle "Educar" que nous avons mis en place, que j'ai imaginé, et qui nous a nécessité cinq ans de travail et qui vous permet d'envisager les œuvres comme étant les mots d'un dictionnaire du monde. Nous apprenons à lire, à écrire, nous apprenons à regarder. Et en fait, au-delà de l'histoire de l'art, les œuvres doivent s'affranchir de monologues disciplinaires pour rejoindre tous les champs du savoir, pour décadencer le discours et susciter une maïeutique décloisonnée. Chaque œuvre porte en elle un univers. Voici un aperçu de cette collection encyclopédique, qui est donc une collection relativement riche, puisqu'elle comprend 40 000 œuvres. À l'échelle du Canada, c'est une collection très importante. Nous avons bien entendu ce cabinet de curiosités et je crois que ce cabinet de curiosités qui est aussi ici à Abou Dhabi, présent dans les nouvelles installations que nous avons faites, permet aussi de repenser l'aspect multidisciplinaire entre les sciences et les arts, les humanités et les autres secteurs du point de vue plus holistique finalement. Nous sommes à l'aube de ce XXI^e siècle comme étant des curieux, puisque l'avancée de la recherche et de la pensée est moins de manière verticalisée et taxinomique mais plutôt rhizomatique. On le voit ici, avec le cabinet de curiosités qui à l'époque, dès le XVII^e siècle, rassemblait des mirabilia, des scientifica, des naturalia ou des exotica, tout au côté des œuvres d'art et je pense que nous ne sommes pas si éloignés de ces approches. Evidemment, ces liens, nous les faisons de manière très classique dans notre musée, avec par exemple cette merveilleuse nature morte sur cuivre de Loux qui est présentée concomitamment avec des céramiques, des porcelaines d'importation de Chine. Tout cela est bien classique. Mais ce qui est peut-être un petit peu plus intéressant pour vous, et ce qui a motivé la création de cette plateforme numérique très ambitieuse, puisqu'elle a nécessité un millier de personnes et 15 mille kilomètres sur cinq ans, c'est de se dire : comment on va pouvoir léguer nos collections aux futures générations. À des futures générations qui n'ont pas vraiment de connaissances liées à notre histoire de l'art, puisque Montréal est une ville où l'on trouve 33% d'immigrants, 200 langues, 150 communautés, donc on est vraiment dans une cité monde. L'approche de Educar, c'est à l'échelle du Québec déjà. Le Québec, c'est trois fois et demie la France. C'est un immense territoire qui a été créé. Je voulais pour cela permettre, me préoccuper de la façon dont nos collections allaient être reçues par les nouvelles générations et comment faire en sorte de les approprier, qu'elles se les approprient, comment faire en sorte de les externaliser. Et pour cela, il me semblait qu'avoir les thèmes qui étaient liés à tout, au-delà de l'histoire de l'art, c'est-à-dire la famille, les libertés, la rue, les alterités etc. permettait donc de pouvoir aborder ces questions pour nos élèves. C'est un projet qui a été fait par des professeurs pour des professeurs, donc j'ai vraiment engagé des professeurs pour qu'ils co-crèent avec des professeurs dans les différentes régions du Québec chacun de ces programmes. J'irai vite sur cette approche qui est une approche très locale. La question des libertés par exemple, vous pouvez suivre sur un médaillon, sur une échelle du temps, ici par exemple, expliquer avec ce médaillon abolitionniste qui avait été créé par Douchou Aouech Oud et qui permet de parler au travers de nos œuvres de questions fondamentales liées au cursus académique même et scolaire. Ou encore d'avoir appel à des experts, et nous avons beaucoup d'experts qui donnent des capsules sur des points de vue très différents, que ce soit philosophique ou autre. Un autre exemple, c'est cette œuvre de Marc Morel Fortin qui est un paysage assez extraordinaire et qui parle en fait, au-delà de cette vision bucolique d'un paysage Québécois nostalgique, ce sont aussi des arbres qui ont disparu. Ce sont des ormes d'Amérique qui ont été frappées par la maladie et donc, on parle de la cause écologique, et l'on parle d'une nature vulnérable. C'est ainsi que l'on peut aborder une cause qui nous rassemble tous au travers d'une



œuvre d'art sans pour autant oublier ce qu'est cette œuvre d'art. Cela permet de pouvoir la connaître, la comprendre, s'en souvenir et au-delà de cela, à faire appel à des experts. Je vais vite sur ce projet qui est vraiment très important, puisqu'il engage autant d'exemples qui sont livrés aux professeurs avec des projets pilotes faits dans chacune des écoles et qui concernent toutes les matières. C'est-à-dire que pour chacune de ces thématiques, comme la liberté où vous pouvez aussi bien utiliser notre plateforme numérique, pour un professeur de mathématique ou de sciences sociales ou encore d'art dramatique, etc. Donc c'est vraiment une vision très décloisonnée d'une œuvre d'art vue à 360 degrés.

En troisième point, c'est la pertinence institutionnelle. J'ai toujours été frappée par le mot de Paul Valéry qui accueillait mes premiers pas de jeune conservatrice au musée des monuments français à l'époque. Nous autres, aux civilisations, nous savons que nous sommes mortels disait-il, en 1919 dans la Crise de l'esprit. Évidemment, je me place sans complexe dans une temporalité de mon institution et aussi dans le relativisme de sa géographie. Nous sommes de plus en plus dans un monde multipolaire et il faut toujours se poser la question de qui regarde qui, quels sont les objets ou les publics. Là, je veux citer Bénédicte Savoy que vous connaissiez puis qu'elle enseigne au collège de France et elle cite : " Les objets traversent le temps sous des regards multiples. Cette translocation est un télescopage des temporalités. De face à face, ce face à face donne un sentiment d'inquiétude positive, nous sommes sans sécurité intellectuelle face aux œuvres d'art. L'eurocentrisme qui est base le référent culturel sur le canon européen repousse les autres et la périphérie est à revoir". Donc, cette question est tout à fait fondamentale à l'heure actuelle parce qu'on est à une époque de basculement sur nos interprétations. J'aime énormément ce petit dessin qui vient du New Yorker je crois, et qui pose aussi la question de ces nouvelles générations qui ont vu pour la plupart d'entre elles "Black Panther". Je suis sûr que vous avez vu le film de Marvel, évidemment donc, il y a une scène qui parle beaucoup de restitution et de la légitimité de certains objets à appartenir à certaines collections. On peut avoir nos avis, on ne peut pas les partager mais néanmoins, on ne doit jamais empêcher les nouvelles générations de nous poser des questions et c'est à cela qu'il faut répondre. Je crois que le musée est un lieu où on peut effectivement trouver certaines réponses mais aussi, on va surtout se poser de plus en plus de questions. Parce que d'abord, on apprend à voir, on exerce notre décentrement du regard. Je prends ici un exemple sur une œuvre de Franck Vibre, un portrait de famille aristocratique de l'époque du début du XVIIIe siècle, une œuvre que je connaissais extrêmement bien jusqu'à un certain point où je ne m'étais pas aperçu qu'il y avait ce domestique noir qui portait un collier d'esclave sur le tableau. En fait, personne ne l'avait véritablement vu jusqu'à ce qu'on se pose aujourd'hui la question de la représentation et de l'histoire de ces minorités dans nos peintures et dans nos récits. Alors, comment écrire une histoire commune ? Comment aussi dépasser les stéréotypes ? Ici, une artiste canadienne, Julie Mousse, qui pose la question avec beaucoup d'humour : "Quel est le domestique ? Quel est celui-- le serviteur et son employeur ?" En fait, ce que vous voyez est le contraire de ce que vous pourriez penser. Enfin, un autre exemple, c'est une adaptation que j'ai faite du projet qui s'appelle "Picasso primitif à Paris" et qui à Montréal s'appelait "D'Afrique aux Amériques. Picasso en face à face" et qui pose aussi la question du relativisme de nos notions. Il est évident que la notion du primitivisme, et même le mot utilisé ainsi en titre d'exposition peut-être est acceptable à Paris mais elle ne le serait peut-être pas en Amérique du nord, ni à Montréal. Donc, cela est très intéressant, non pas pour critiquer les postures de l'autre mais tout simplement pour pouvoir comprendre la relativité et la subjectivité aussi de certains points



de vue. Ce que j'ai voulu faire dans ce cas, c'était plutôt de parler d'appropriation en réappropriation en ajoutant une interprétation à celle qui avait été faite préalablement par le conservateur et le commissaire Yves Le Fur avec qui je m'entends très bien par ailleurs, qui se retrouve au Quai Branly et qui était tout à fait au courant de cette adaptation. Cela a donné écho à une réflexion tout à fait passionnante et que vous voyez là : d'appropriation en réappropriation. De Picasso avec ce masque d'âne et la même thématique du masque qui caractérise, qui stéréotype et qui caricature même une certaine identité africaine telle que vue par Edson Chagas dans ce portrait photographique qui s'appelle Tipo passé pour : "Tu peux passer", photographie de passeport. Un autre exemple, ici autour de la Vénus de l'amour avec Romuald Hazoumè, donc qui est un artiste béninois et mis en confrontation avec cette merveilleuse nuba que vous avez à l'arrière collectionnée par Picasso et enfin d'autres vues de cette exposition avec l'insertion d'artistes sud-africains comme Nicolas Slobou ou encore avec Omar Ba que vous avez au Louvre Abu Dhabi sur la question de l'animisme justement et de "je est un autre", donc cette question du minotaure qui hante la personnalité picassienne comme également d'une autre façon la pensée animiste dans les sociétés traditionnelles. Toutes ces questions évidemment sont d'engagement, c'est-à-dire d'un musée qui veut être acteur de paix sociale, un musée citoyen. Peut-être que cela pourrait faire sourire quelqu'un, quelques-uns, mais ce n'est pas grave. Je me sens tout à fait à l'aise avec le point de vue d'un directeur très engagé et notamment avec le fait que nous allons faire une aile des cultures du monde et du vivre ensemble. Ce qui me paraissait très important, c'est de pouvoir mentionner cette notion, parce-que les musées peuvent être vus comme des lieux de vecteurs des progrès sociaux. Je reprends cette phrase de Claude Lévy-Strauss : "Le métissage n'est pas une position contemplative, c'est une attitude dynamique qui consiste à prévoir, à comprendre, à promouvoir ce qui veut être la diversité des cultures humaines est derrière nous, autour de nous et devant nous". C'est une merveilleuse définition, qui nous incite à être proactifs comme ici Angelica Dash, qui est une artiste du Brésil et qui fait un pantone humain que nous allons faire - ce sont des performances incluant toute la population montréalaise. Autre exemple, qui se passe de commentaire, ce sont évidemment ces trois objets de culte qui seront réunis dans une même vitrine pour pouvoir parler d'éco-évolution plutôt que de compétition de nos cultures. Puisque nous sommes ici, j'ai plutôt choisi des exemples liés au monde arabe. Vous voyez encore comment certaines expositions - ici je parle de Jean-Paul Gauthier, "La planète mode", avec ses vêtements de rabbins chics ont pu être présentés aussi à notre public qui venait, plutôt maghrébin, à Montréal. Enfin, nous avons aussi une autre lecture ici qui existe parce qu'en Amérique du Nord nous sommes sur la plaque tectonique, je dirais, entre les pensées et les courants philosophiques nord-américains et français. Par exemple, il est impensable des pouvoirs aborder la question de l'orientalisme sans référer à Edouard Saïd et à toute la bibliographie monumentale qui a suivi son livre et ses recherches, comme par exemple sur un projet comme celui sur Benjamin Constant, un peintre orientaliste un peu kitch par ailleurs, et bien il était pour moi inconcevable de ne pas mettre en contexte avec la même réflexion qui est faite aussi au Maroc par Yashmina Bouziane et d'autres sur cette vision stéréotypée de la femme musulmane dans un harem. Et puis il y a aussi d'autres façons de pouvoir collaborer, de pouvoir échanger. Nous avons des projets pilotes également que l'on appelle "Empreintes" et qui vont inviter des artistes de l'immigration à venir au musée. Ce sont des artistes canadiens venus de l'immigration et qui, dans ce cas-là, je pense à Arvoit Aboune, qui est d'origine libyenne et qui vit à Montréal et qui s'est inspiré de motifs tirés d'un merveilleux ensemble syrien du XIIIe siècle. Le pavillon pour la paix, donc c'est un pavillon d'art international qui



porte aussi ce nom comme un drapeau et je dirais ce drapeau-là plutôt que d'autres, plutôt que celui qui va séparer. Je crois beaucoup plus dans l'interculturalisme plutôt que dans le multiculturalisme. L'inter-culturalisme rassemble, le multiculturalisme sépare, cadenas, et imagine la société non pas comme un carrefour mais plutôt comme une mosaïque ghettoisée. Voici un exemple très intéressant de ces petites différences. Quand nous sommes au Québec sur la question de : "Je suis Charlie" et des attentats qui nous ont beaucoup frappé forcément au Québec. Comment pouvoir référer à ce drame, mais de manière respectueuse et dans un contexte extrêmement complexe. Quand on sait que même au Canada, la question du blasphème peut être très illégale dans certaines provinces du Canada, alors qu'elle ne le serait pas dans la province du Québec. Pour moi, toujours, il est très important de rassembler, de trouver les solutions qui fédèrent et de ne jamais choquer, de toujours être dans le dialogue et ici, cela a été toujours de pouvoir montrer que l'on ne tuait pas pour un crayon, point final, sans aller au-delà, et c'était vraiment un projet qui a énormément porté et rassemblé tout autour les différentes communautés. Je voulais aussi parler d'un cas très important en Amérique du Nord et dont on a moins fait mention ici, pourtant il agite tous mes collègues conservateurs, c'est l'appropriation culturelle. Comment changer l'appropriation culturelle en échange culturel, avec cette question des cultures dominantes. Les jeunes générations sont totalement obsédées par la question des privilèges. Evidemment, on parle beaucoup de "blanciarcat". Comment est-ce que l'on fait la part des minorités culturelles et comment se différencie le cas des premières nations qui n'a rien à voir. Ecouter, inviter l'autre au dialogue. Comment éviter l'écueil que sont l'autocensure et l'indifférence. Parce que dans plusieurs des cas, on peut avoir une tendance soit à s'autocensurer, soit à rester dans l'indifférence. Mais ce qui importe, c'est vraiment de transformer en dialogue, c'est plutôt de promouvoir l'interculturalisme, c'est plutôt de débattre pour ne pas se battre. Vous savez l'antéfixe "dé" veut dire ne pas se battre. Tout cela, c'est pour éviter, je voulais citer Amin Malouf que j'aime tellement "C'est dans les identités meurtrières et dans les tentations populistes que nous vivons aujourd'hui". C'est en incluant dans le débat, c'est en invitant en tant qu'artistes, en tant que commissaires, conservateurs etc. ces minorités qui se revendiquent. En parallèle à Picasso, il y avait une exposition qui était consacrée à la question des Noirs canadiens contemporains. Cette approche, on dirait racialisée, n'est pas acceptable en France républicaine, mais par contre elle est totalement admise dans le pays où je vis et donc ce sont ces différences-là qui sont tout à fait passionnantes à échanger. Comment en France parler d'inégalités sociales quand on a une égalité de droit suivant les droits de l'homme de notre société républicaine. Ce sont des questions pertinentes. La question est très différente pour les premières nations. Les premières nations sont, elles, sur le territoire. Donc elles jouissent d'un statut légal et juridique très différent. En France, on le comprendra avec, très récemment, l'autodétermination en Nouvelle Calédonie par exemple. C'est un peu le même état d'esprit et dans le même type de rapport que nous avons avec les premières nations, que ce soit au Canada ou dans les autres pays d'Amérique. On le voit ici avec des projets qui ont permis de travailler avec des commissaires autochtones avec d'autres commissaires du musée, pour pouvoir réfléchir à cette question de cette culture de la violence du génocide, liée aux premières nations en Amérique sur les mythes et mythologies du western entre art et cinéma. Enfin, repenser le contexte, travailler en co-création. C'est plutôt une expression que j'emprunte à Pascal Pick et à l'anthropologie, qui réfère énormément à la pensée essais - erreur et donc à la notion de sérendipité qui est une notion peut-être moins



fréquente en France et qui est beaucoup plus basée sur une certaine vision de l'évolution. Développer une culture de partenariat.

Au musée, nous avons énormément de partenariats : 450 partenariats. C'est énorme, c'est vraiment colossal. Le but, c'est vraiment d'aller chercher ces publics que l'on n'arrive pas à rejoindre grâce à la co-création - c'est extrêmement important - de projets sur mesure faits avec chacun de nos experts qui nous permettent d'aller rejoindre chacune de ces associations. Des exemples pour l'acceptation de la représentation corporelle, de la diversité corporelle par exemple, avec une association pour les adolescents ou encore d'autres pour lutter contre toutes sortes de discriminations homophobes, etc. Bref, nous avons beaucoup de partenariats. Un autre exemple qui est assez unique : la ruche d'art. Nous avons un art-thérapeute qui est employé à plein temps au musée et c'est dans le cadre d'un partenariat que nous faisons avec le département de Concordia. Nous sommes mêmes co-partenaires pour la diplomation en art-thérapie. Ce que vous voyez là, c'est un lieu qui est ouvert à tous, quel que soit le statut de chacun et qui permet de la pratique.

Enfin, le dernier point qui est peut-être l'un des plus novateurs je dirais, cela serait de repenser le visiteur biologique et expérientiel. C'est tout le travail que nous faisons avec le comité art et santé. Je suis persuadée que la culture sera au sport ce que le sport a été pour le XXe siècle. Je suis persuadée que la culture jouera ce rôle au XXIe siècle. J'ai initié un projet art et santé qui est dirigé par le scientifique en chef du Québec, qui est une personnalité tout à fait remarquable et qui regroupe toutes sortes de scientifiques de très très haut niveau. Nous avons d'ailleurs notre gouverneur général du Canada qui est astronaute. Et qui permet de comprendre notre besoin, notre être qui est à 100% biologique et à 100% culturel, comme le dirait Edgar Morin. Donc notre besoin de beauté ou tout au moins d'émotion esthétique et physiologique. En fait le mot esthétique vient du mot sensation. Il faut comprendre aussi que pour qu'à mesure que l'intelligence artificielle grandit, l'intérêt pour l'intelligence émotionnelle l'est également. Les neurosciences sont en train d'établir en ce moment toutes sortes de liens qui permettent de comprendre l'impact de l'émotion esthétique, l'impact du musée comme troisième place sur nos circuits neuronaux puisqu'ils activent notre circuit d'empathie et nos cellules miroirs. Je ne rentrerai pas dans les détails, mais tout cela pour vous dire que c'est une vision très novatrice, qui est très suivie et que nous partageons d'ailleurs avec des personnes de la fondation Cornélius à Londres ou encore du C.N.R.S. à Paris. Nous avons une dizaine de projets pilotes et même plus qui concernent aussi bien Alzheimer, autisme, cardiologie, gériatrie, post-traumatique etc. Nous favorisons énormément toutes les approches inter-sectorielles et la dernière de nos nouveautés, qui a quand même fait parler d'elle, c'est la prescription médicale, la prescription muséale. Le musée s'est associé avec l'association des médecins francophones du Canada pour pouvoir offrir une prescription. On a même eu droit à cette jolie caricature dans un journal français. Qui vous montre à quel point cette vision-là est en train de rentrer dans une vision beaucoup plus multidisciplinaire et holistique du musée qui n'est pas simplement un lieu de collection, mais qui est aussi un lieu de rencontres, un lieu de mieux-être, à la fois individuellement et en même temps socialement. Tout cela fonctionne assez bien. Je voulais simplement finir avec des chiffres parce que les chiffres parlent et nos résultats sont tout à fait éloquentes. Je vous remercie. Choukran. Merci beaucoup.